



« Nous sommes les petites-filles
des sorcières que vous n'avez pas brûlées »
Pancarte de manifestation féministe



Le trou. Deux voix dessus. Se chevauchent. Une des sœurs crie, diminue en taille, enfle en souffle. L'autre répond en écho°murmure, pupilles tragiques et dansantes. Le trou s'amenuise en taille, grandit en noir. Deux voix. S'attrapent au poignet et voltent. Une sœur saigne des yeux, l'autre crache. Un seau. Le trou est l'ouverture béante d'un seau à charbon. Sour, le fumet qui en part. Soure, la chanson double sans paroles, dont les derniers accords, dissonants, tombent au profond du récipient avec un bruit de cathédrale. Le trou est un seau à charbon à la bouche diagonale et son odeur âpre l'ancre à ma mémoire. Le trou, les deux « sœurs » – des tantes, des voisines ? Je suis malade. Tout est pesant. Je suis assise sur le plateau massif d'une longue table, envisage la pièce d'en haut. Ma gorge me semble grosse, le fond de la – cuisine ? – inaccessible. Je suis incapable de bouger – ligotée, débilitée ? Durant toute l'opération – laquelle ? – mes yeux rivés au trou.

Réveil en apnée.

Je suis arrivée dans la nuit. N'osant frapper au presbytère, j'ai décidé de dormir dans ma voiture. J'avais prévu une escale à mi-chemin, mais aucun des établissements situés directement sur l'itinéraire ne pouvait m'accueillir et j'avais peur de m'éloigner de la route, laisser les lacis inextricables de la montagne me dérouter. Ne sachant où me garer, j'ai opté pour la berge d'un petit lac, plus discrète que la place de l'église

pour soulager ma vessie. Je me suis endormie au bruit mesmèrisant d'une cascade, à peine mon siège incliné. Réveillée à l'aube par ce cauchemar qui accompagne ma vie d'adulte. Trou. Paralysie. Un souvenir d'enfance, disent les psys, qui s'y connaissent finalement peu en amnésie. J'ouvre les yeux. Par le pare-brise embué m'observe une haute forme grise – une souche, un monolithe ? Nuque douloureuse, mains glacées tombées du manteau me servant de duvet. Trois coups à la vitre.

La *sindaca* me regarde sans retenue. Un large sourire étaie ses commissures, comme un piquet planté à chaque bord de la bouche. Elle a le bas du nez proche des lèvres, dont un pli foncé et droit le sépare nettement. Elle a commencé à parler avant que je n'ouvre la portière. Je n'ai entendu que la fin de sa phrase. ... donc désormais je suis la maire. Depuis, elle se tait. J'attrape mes lunettes sur le tableau de bord et redresse le dossier de mon siège. J'aimerais sortir du véhicule, me dégourdir, mais la maire ne fait pas mine de reculer. *Raphaella* est un si joli prénom. Puis elle frappe ses paumes – qu'elle a très larges – l'une contre l'autre d'une drôle de façon, doigts vers le sol, poignets brisés. Dans le soleil rasant, des pépites de poussière. Derrière le pare-brise débrumé, aucune forme grise, aucune souche ni pierre levée, rien que le reflet du ciel dans le lac. J'appelle ces illusions du réveil, de plus en plus fréquentes à mesure que ma vue baisse, des impressions. D'ordinaire, je les chéris. Celle-ci me glace.

89

La *sindaca* sursaute et des rires de femme. Une main théâtralement posée sur la poitrine, la maire invective les nouvelles venues en ladin et j'en profite pour sortir de voiture. Je vous présente *Raphaella*, dit-elle en italien à deux personnes en vêtements de travail bleu sombre, c'est elle qui vient réparer la Pietà. Puis – regard en coin, comme une enfant qui fait une bourde devant sa professeure – restaurer, pardon. Son accent me surprend. L'avait-elle déjà ou le force-t-elle pour le plaisir des deux femmes ? *Donnatella* et *Cris* – pour *Cristina* ? – me prennent dans leurs bras, comme une cousine. Elles me semblent glacées. J'ai

une sensation aiguë de mon odeur âcre de transpiration nocturne. On me presse de me garer près de l'église, avec force moulinets de bras, comme si on craignait que je ne conduise volontairement ma voiture dans le profond du lac.

Comment ont-elles su que je me trouvais là ? Le village est séparé du lac par un bois.

Tout est blanc-fin, il a dû neiger.

90 La maire m'invite à prendre le petit-déjeuner chez elle. On passe tout d'abord une lourde porte à l'acier ancien, peinture bulbeuse à force de recouvrir la rouille. Le métal jure avec les bardeaux des chalets alentour et de l'habitation même. Bois sombre des murs, toit tavelé d'ardoises noires et cahoteuses, surlignées de blanc, comme une surface gelée menaçant de craqueler sous le pas d'un ours. Des freux nous escortent ensuite le long d'une large piste grimpant du portail à la maison. La présence de cette artère privée – derrière un portail, qui plus est – me semble incongrue dans un village de montagne. Comme de creuser une piste d'aéroport à l'intérieur d'un cimetière. Les freux nous laissent à l'escalier simple épousant comme une glycine le mur d'un entresol sans fenêtre, à flanc de pente. Origami de pierres noires non taillées jointées de mortier. On entre par la cuisine. Des armoires sculptées revêtues de peinture rouge, des herbes pendues aux poutres chatouillent le plan de travail, un poêle en métal inséré dans une cheminée trop grande, aux parois carbonisées. Une table épaisse et longue. Un seau à charbon. La *sindaca* tire une chaise et je m'assois. Je suis si troublée que je ne vois pas la nourriture arriver. Devant moi, une plaque de beurre entamée, une tranche de pain sombre, de la taille et de l'épaisseur d'une entrecôte, un grand pot de moutarde en verre dans lequel gigote ce qui ressemble à de la gelée de coing. Quelqu'un a biffé l'étiquette pour écrire, d'un bic presque vide qui fait comme la pointe d'un couteau : *Raphaella*. Il s'agit en réalité de miel.

Je viens de déplier le diable pour y disposer mes coffres d'instruments lorsque l'alarme sonne. Partout, des oiseaux de différentes tailles et ramures s'élèvent des taillis, des haies, des niches. Je remarque soudain l'absence de câbles électriques aériens. On a pourtant conservé les poteaux de bois. De la même manière, les niches des façades de pierre cernant le parvis sont dépourvues de leurs statues de saints habituelles. Cristina m'adresse de grands signes depuis le parvis. Elle me pilote, comme une vedette guide son paquebot, vers une courte bâtisse aux fenêtres condamnées et au fronton de laquelle on lit péniblement *Sola Femminile*. Je réprime un fou rire et bute sur la margelle du seuil – un pare-feu ? Je relève le jeu de mots à Cris, lui demandant ce qu'il adviendrait des hommes du village s'ils n'avaient pas le droit de s'abriter dans l'ancienne école. Elle me regarde un temps sans parler et m'explique – comme si j'étais stupide – que les lettres « c » et « u » se sont effacées, qu'à l'origine, c'était écrit « école des filles », pas « réservé aux femmes ». Je renonce à lui dire que j'avais bien saisi, que c'était une boutade.

91

Ensuite seulement, une fois calfeutrée sous la couverture de survie tendue par une petite femme boiteuse aux hanches larges, je me rends compte qu'il n'y a effectivement aucun homme dans la pièce.

De quoi s'abrite-t-on ? Et pourquoi n'ai-je pas pensé à poser la question ?

Le trajet depuis Rome m'a-t-il éreintée au point de la passivité ?

Non, c'est autre chose.

Si je ne remets pas l'urgence en cause, c'est que cette alarme m'est familière.

Nous restons calfeutrées plusieurs heures. Je m'assoupis, abruti par ma route de la veille, bercée par les conversations sourdes en latin. Lorsque je m'éveille, les sens émoussés par cette sieste forcée, le ciel est d'une obscurité parfaite. Je m'étonne puis comprend que la fenêtre est barrée d'un volet. Autour de la petite bouteille Thermos

orange dispensant un café très serré, j'ose m'enquérir de la nature du danger. Les femmes du village échangent un regard gêné. C'est un *exercice*, répond une personne aux yeux lourdement cernés qui se présente comme la boulangère. Et les hommes, enchaîné-je ? Un rire aux riches harmonies, comme si ces femmes avaient instauré entre elles, depuis des décennies, une discipline de cantatrices. Ils *travaillent en bas*, daigne répondre Donnatella en désignant une direction d'un geste flou. J'apprends ensuite qu'elle est cantonnière et partage sa vie avec Cris.

Il fait étonnamment doux dans ma chambre, qui donne au sud. Le bocal marqué *Raphaella* repose sur le banc de fenêtre, luit dans le contre-jour. La *sindaca* me l'a donné ce matin. Il contient un miel clair et liquide, au goût capiteux. Nous *chérissions les abeilles de Raphaella*, m'a dit la maire en me l'offrant. Elles *sont parties avec elle*. Puis une main consolante sur l'épaule, comme si j'en portais spécifiquement le deuil.

92

À la fin de l'alerte, il était déjà treize heures. Je finis mon déjeuner – des cuisses de poulet froides en croûte préparées par la petite femme boîteuse, prénommée Anto – et me hâte de me rendre à l'église des Saintes-Maries. Mes coffres d'instruments m'attendent sur le parking, à l'endroit où je les ai laissés. Ils sont recouverts d'une poussière grise semblable à de la cendre volcanique, comme si l'alarme avait sonné le mois dernier.

Première étape, constat d'état. J'installe des spots pour photographier les statues. La fenêtre de la chapelle rayonnante orientale donne sur un verger en friche. Je suppose qu'il s'agissait de celui de mon homonyme regrettée – pour son miel, en tout cas. Des fumerolles de brume le survolent. J'aime tout. Les repousses têtues des noisetiers ébouriffés, dont les fleurs mâles, ces longues gousses marron, pendent comme des breloques. Le sommet fier des hauts noyers, que la fausse vigne étreint et imite. Les feuilles rouge vif de cette dernière

recouvrent encore, malgré la saison, de leur tapis hoqueté aux formes aléatoires la plupart des autres essences. Des pommes momifiées s'obstinent à orner les branches dénudées. Je l'imagine autrefois, ce verger, bien tenu. J'imagine cette Raphaella – qui malgré moi, en pensée, me ressemble – s'affairer dans un tablier de toile rigide, cisailles à la main, griffures de roses et d'églantiers – de chat ? – aux avant-bras. Dans mon rêve éveillé, je dresse de petites échelles au pied des amandiers, j'adosse de longues gaules aux troncs bosselés. En France, ai-je appris sur un chantier près d'Angoulême, on appelle les broussins *coussins de sorcière*.

Il manque une paupière à l'une des six pleureuses de la Pietà, dévisagée par la mousse. Son œil est creux comme le nid d'une chouette. Je change d'appareil photo, déplace la lumière pour bien capter les fissures irradiant de l'orbite vide. Je m'attache aussitôt à cette cyclope et lui promets de commencer par elle. Le Christ a l'échine pliée à angle droit, bas du ventre vers l'avant, torse vers l'arrière. Devenu triangle dans son martyre. Je reste jusqu'au crépuscule, sec comme le couperet d'une bouchère. Le temps de se dire *crépuscule* et la nuit tombe. Les Alpes.